

dit du moins) ; sans être riche encore, il possède un diamant d'un prix considérable pour lequel miss Clara s'est tant engouée qu'elle a voulu le garder la nuit dernière, afin de l'admirer à loisir. Les brillantes qualités de M. de Martigny n'ont pas eu de peine à faire oublier un pauvre petit magistrat anglais, bien petit dans son honnête franchise... Oui, la comparaison a sans doute été écrasante pour moi, et miss Clara, avec une ingratitude dont on devait la croire incapable..."

Les larmes lui venaient aux yeux ; il se leva et se mit à se promener dans la salle à grands pas.

— Vous êtes injuste à mon égard, monsieur Denison, dit Clara ; le ciel m'est témoin que vous êtes injuste ! Non je, ne vous ai pas trompé en vous montrant une préférence que vous méritiez si bien ; et si j'étais libre encore de suivre les sentiments de mon cœur...

— Libre ! s'écria Richard ; quoi donc ! n'êtes-vous pas libre ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, répliqua la pauvre enfant en s'apercevant qu'elle s'était fourvoyée ; mais des motifs sérieux, sur lesquels il ne m'est malheureusement pas permis de m'expliquer...

— Que signifie tout cela, mademoiselle ? demanda Mme Brissot, chez qui l'impatience commençait à remplacer l'étonnement et la pitié ; dites-nous ces motifs qui n'existaient pas hier au soir, et qui sont devenus si impérieux ce matin ; dites-les, Clara, je vous l'ordonne !

— Je vous en conjure, ma mère, ne me pressez pas davantage. Je ne peux pas, je ne dois pas vous apprendre à quels sentiments j'obéis en ne répondant pas à vos questions... Et vous, monsieur Richard n'insistez plus pour connaître les causes de mon silence.

— Soit, miss Clara, répondit le jeune magistrat avec effort ; je ne veux pas plus longtemps vous mettre à la torture, et j'aime à croire que les motifs dont il s'agit ont toute l'importance que vous leur attribuez... Je joindrai donc mes prières aux vôtres pour que Mme votre mère respecte désormais le secret de votre conscience... Seulement, miss Clara, je vous supplie de me dire si cette détermination est irrévocable, ou bien si plus tard certaines circonstances ayant changé, je serai encore en droit d'espérer...

— Peut-être, répliqua Clara d'un air pensif.

— Que dites-vous ? s'écria Richard dont la belle et noble figure s'épanouit de nouveau, il serait possible que vous revinsiez un jour sur cette décision qui me navre ?

— Je n'ose l'affirmer, mais peut-être ne subirai-je pas longtemps l'inexorable nécessité à laquelle j'obéis.

— Ah ! voilà une parole qui me rend le courage... Eh bien ! miss Clara, quel terme croyez-vous pouvoir assigner à mes incertitudes, à mes angoisses ?

— Que sais-je ? peut-être demain, peut-être ce soir, serai-je redevenue maîtresse de moi-même. Dans tous les cas, d'ici à trois mois, mon sort, quel qu'il soit, sera sûrement décidé... Jusque-là, je vous en conjure encore une fois l'un et l'autre, ne m'imposez pas en me questionnant un douloureux supplice...

— Du moins, miss Clara, me sera-t-il permis de vous voir comme par le passé ? M'interdirez-vous des visites auxquelles j'attache tant de prix ?

— Revenez, monsieur Richard, si tel est votre désir ; et cependant, eu égard à l'incertitude des événements, il serait peut-être plus sage, dans notre intérêt à tous deux... Mais je suis à bout de forces... ayez pitié de moi !

Et la malheureuse fille épuisée par ces émotions successives, perdit connaissance entre les bras de sa mère.

Le lendemain, tout avait repris dans la maison son aspect accoutumé ; seulement Clara était très pâle et ses fraîches couleurs ne reparurent plus. Les jours, les semaines s'écoulèrent sans apporter aucun soulagement à ses peines. On eût dit qu'elle était toujours dans l'attente d'un grand événement ; quand elle travaillait à côté de sa mère, le plus léger bruit la faisait tressaillir ; si un chaland entrant à l'improviste dans le magasin, elle se levait émue et frémissante. Souvent on la rencontrait dans la maison ou dans le jardin, les

yeux baissés vers la terre, cherchant on ne savait quoi. Mme Brissot après avoir tenté encore inutilement de lui arracher des aveux, observait avec inquiétude toutes ces bizarreries, et Richard Denison, qui venait chaque soir, s'en affligeait d'autant plus qu'il ne pouvait les comprendre.

VI

LES MINES

Nous laisserons la pauvre Clara se consumer tristement à Dorling, et nous accompagnerons le vicomte de Martigny aux placers d'or de B***.

On sait déjà qu'il y avait plus de quarante milles de Dorling aux mines ; mais un pareil trajet n'était qu'un jeu pour l'excellent cheval de Martigny. Aussi le jour était-il encore haut quand le voyageur atteignit sa destination.

Pendant la marche il n'avait pas manqué de distractions, et bien que la route traversât le plus souvent des pays incultes, elle était extraordinairement fréquentée. A chaque instant en rencontrait des troupes de bœufs et de moutons destinés à l'approvisionnement des placers, d'énormes chariots chargés de marchandises. Au milieu de ce tohu-bohu de véhicules et d'animaux, on voyait des voyageurs de tous costumes, de toutes nations, de toutes physionomies, quelquefois joyeux et chantant, plus souvent sombres et silencieux, qui allaient à B*** ou en revenaient. Les compagnons de route n'eussent donc pas manqué à Martigny s'il eût voulu faire un choix dans cette foule hétérogène ; mais son séjour en Californie l'avait mis en garde contre ces liaisons de grand chemin. La société lui paraissait singulièrement suspecte, et en passant auprès de certains groupes, il portait machinalement la main à ses armes, comme s'il eût songé qu'elles pouvaient lui devenir nécessaires.

Toutefois quand il se trouva sur une hauteur qui dominait les mines de B***, il retint la bride de son cheval et se mit à contempler avec curiosité le tableau qui s'offrait à ses regards.

Devant lui s'enfonçait une immense vallée entourée de collines sablonneuses et traversée par un ruisseau dont les eaux, grâce à la saison des pluies qui venait de finir, coulaient en ce moment à pleins bords. Vallée et collines avaient été autrefois couvertes de verdure, ombragées d'arbres magnifiques ; mais, depuis que la peste de l'or s'était déchaînée sur le pays il avait été comme frappé de stérilité. Sauf un bouquet de mimosas qui s'élevaient encore au centre du bassin, on n'apercevait plus sur les montagnes, dans la plaine, au bord du ruisseau, ni un arbre, ni une broussaille, ni même le moindre brin d'herbe. Le sol tourmenté, fouillé, parsemé de trous et de monticules, était d'un jaune d'ocre du plus triste aspect ; et le soleil couchant, qui dardait obliquement ses rayons sur ce paysage nu et désolé, lui donnait l'apparence d'une de ces vastes souffrières dont les émanations répandent au loin les maladies et la mort.

En revanche, le spectacle de l'activité humaine se manifestait de toutes parts avec une étonnante énergie. Une ville s'élevait du milieu de ces bouleversements, si l'on peut toutefois donner le nom de ville à un assemblage confus de tentes, de huttes en bois, de hangars, au milieu desquels commençaient seulement à se montrer quelques bâtiments de pierre en construction. Cependant, parmi ces habitations temporaires des chercheurs d'or, se dressaient déjà quelques usines à vapeur dont les hautes cheminées vomissaient nuit et jour de la fumée et des flammes. Sauf des bandes étroites, réservées aux voies publiques, le terrain tout entier autour des habitations était couvert de travailleurs. Dans le voisinage du ruisseau surtout, la foule était prodigieuse : on eût dit d'une fourmilière humaine. Tout ce monde s'agitait de mille manières différentes ; tandis que les uns, à demi nus, étaient plongés dans l'eau, leurs écuelles à la main, d'autres secouaient la terre dans leur *cradle* ou berceau, d'autres enfin piochaient le sol avec ardeur. On entendait des cris étranges, des chants sauvages. Le brouhaha confus qui s'élevait de cette prodigieuse

agglomération d'hommes, se mêlant au bruit des machines, au sifflement de la vapeur, au grincement des scies, était assourdissant même à distance.

Néanmoins le vicomte de Martigny avait vu trop souvent en Californie des scènes de cette nature pour s'en étonner beaucoup. Une seule chose le frappa : l'ordre et la police qui semblaient régner déjà dans les mines australiennes, quoique alors elles ne fussent pas sagement administrées comme aujourd'hui, et qu'elles dussent encore passer par de violentes crises avant d'arriver à leur état actuel. Il y remarquait une tranquillité relative qui contrastait avec les scènes tumultueuses et sanglantes dont il avait été témoin sur les bords du Sacramento. Cette tranquillité n'allait pas pourtant jusqu'à permettre de négliger certaines précautions, et le nouveau venu sentait que le courage et la vigilance lui seraient encore bien nécessaires dans cette laide patrie des *nuggets* et de la poudre d'or.

Mais cette réflexion ne refroidit nullement l'ardeur de Martigny, et, après avoir satisfait sa curiosité, il se remit en marche vers la ville.

Le chemin ne tarda pas à se partager en plusieurs embranchements. Le vicomte, désirant se faire indiquer celui qui conduisait le plus directement à la demeure de Brissot, eut l'idée de se renseigner auprès de quelques mineurs qui travaillaient dans un claim isolé au bord de la route principale.

Ce claim placé sur la limite du territoire aurifère, était évidemment un des plus pauvres et un de ceux dont l'exploitation était le plus pénible. Comme il se trouvait fort loin du ruisseau, ses propriétaires étaient obligés d'aller chercher dans un tonneau, qu'ils traînaient à bras, l'eau nécessaire au lavage de la terre. Ils étaient trois, vêtus d'habillements en lambeaux ; leurs physionomies trahissaient à la fois les privations, la souffrance et des passions brutales. Leur outillage semblait aussi misérable que leur personne ; outre le tonneau dont nous avons parlé et qu'ils devaient traîner quatre à cinq fois par jour jusqu'à la rivière, sur un sol argileux et défoncé, ils possédaient deux pioches et quelques sébiles de bois ; c'était tout. En revanche, ils portaient à la ceinture, à côté de la bourse de peau qui contenait leur avoir en poudre d'or, de longs couteaux parfaitement affilés et brillant d'un éclat sinistre. Sur le bord d'un trou profond, où piochait l'un de ces mineurs, on voyait un gobelet d'étain et une bouteille contenant sans doute une boisson spiritueuse destinée à reconforter de temps à autre les travailleurs fatigués.

Martigny s'était arrêté et observait ces gens avec défiance. Aux vêtements délabrés dont ils étaient couverts, il avait reconnu des Mexicains, la race la plus turbulente et la plus féroce que l'on rencontrât aux placers ; mais, peu timide par caractère, il dit en employant la langue espagnole dont il avait appris quelques bribes dans ses longues pérégrinations :

— Salut, senores ; quelqu'un de vous pourrait-il m'indiquer la demeure du Français, M. Brissot ?

Aussitôt les mineurs cessèrent de travailler, trois figures hâves et basanées, encadrées de barbes noires, qui depuis six mois n'avaient été touchées par les ciseaux, se tournèrent vers le voyageur, tandis que trois paires d'yeux étincelants lui jetaient des regards empreints d'une curiosité farouche. Martigny ne sourcilla pas et attendit tranquillement la réponse à sa question. Enfin un des chercheurs d'or, grand gaillard, maigre, jaune, tout déhanché, dont la physionomie était particulièrement repoussante, répliqua d'une voix éraillée par l'abus des liqueurs fortes :

— Hum ! un nouveau venu, je crois... que le diable l'emporte !... Comme s'il n'y avait pas déjà trop de monde sur ces placers maudits !... Qui êtes-vous, *hombre* ? demanda-t-il à son tour ; un marchand ou un travailleur ?

Martigny n'ignorait pas qu'il existait alors aux mines une haine violente entre les chercheurs d'or proprement dits et les marchands auxquels on était obligé de recourir pour se procurer les choses nécessaires à la vie. Les mineurs se plaignaient de l'insatiable avidité des marchands qui, en augmentant sans relâche le prix des objets de consommation, leur enle-